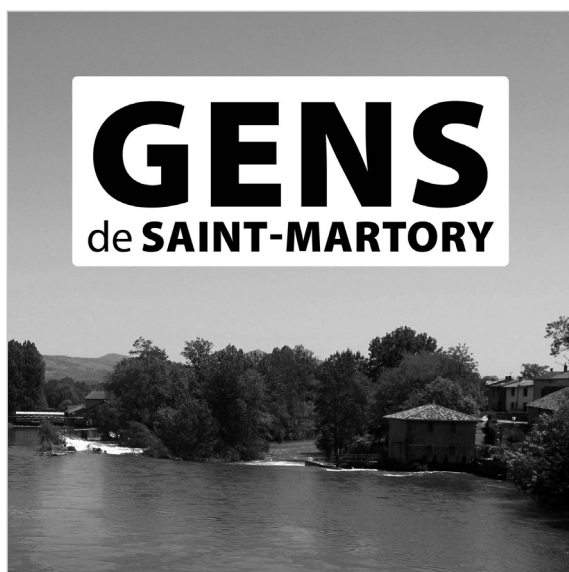


RECOURS AUX SOURCES

Yvanne
CHENOUF



Dans la préface de cette monographie, regroupant treize témoignages d'habitants de Saint-Martory (Haute Garonne), Laurence Dauguet, enseignante écrit : « *Juste après les lois de Jules Ferry, et pour préparer les expositions universelles de 1889 et de 1900, les instituteurs français ont été investis par leur ministre de la tâche d'écrire une monographie de leur village. Monsieur Dufour, alors directeur de l'école de Saint-Martory, a écrit une centaine de pages, présentant la géographie physique du territoire ainsi que l'histoire du village.*¹ (...) *À ma connaissance, personne à l'époque n'a pensé à associer les enfants à l'écriture d'un texte que signait le directeur de leur école. (...) Je me suis alors questionnée sur le sens qu'aurait actuellement, pour des enfants, l'écriture d'une monographie de leur village...* ». C'est ainsi qu'est née l'histoire d'une nouvelle monographie à partir des témoignages de certains habitants.² Ce sont des histoires, hors de l'Histoire, des recueils sur « *la manière tout à fait singulière, subjective et triviale qu'a chacun de se voir dans son territoire.* », (p.6). Les élèves de cycle 3 ont donc enregistré des habitants, volontaires, sur la base d'une consigne (non précisée dans l'ouvrage), avec l'objectif de rédiger des témoignages d'une à deux pages (accompagnés de deux photos – un témoin et un lieu)³ : non pas des entretiens « *retranscrits précisément* », ni même « *racontés* » mais à partir d'une « *position précise* », ainsi formulée : « *celle d'un groupe d'enfants d'aujourd'hui, pas nostalgiques et sans idées préconçues, mais ayant une farouche envie de comprendre et d'écrire le portrait des gens dans leur milieu.* », (p.8). Le

¹. Alain Corbin, dans *Les Conférences de Morterolles* (Flammarion, 2001), reconstitue les conférences que l'instituteur de Morterolles-sur-Semmes (Haute-Vienne), monsieur Beaumord, fit dans l'hiver 1895-1896 devant un auditoire de 150 habitants venus parfois de loin, à pied. Avec talent, l'historien lève le voile des pratiques enfouies, modes et rythmes de vie. ². Au Centre National de Classes Lecture de Bessèges (Gard), plusieurs monographies ont été réalisées : voir « Bessèges : d'une réalité à l'autre », Robert Caron, *Les Actes de Lecture n°32* (décembre 1990), une idée reprise par Christian Bruel dans le projet « espace jeunesse » de la BNF (voir « L'imaginer des savanturiers », *Les Actes de Lecture n°37* (mars 1992) ³. Photographies réalisées par Laurent Tarbouriech (sauf une réalisée par Bryan Soubrier)

« flou méthodologique » a quelque peu obstrué les débuts du travail mais permis de construire, chemin faisant, des stratégies pour affronter les témoins réticents (« *Nous avons dû aller à leur rencontre, les rassurer, et certainement aussi nous montrer bien plus organisés que nous ne l'étions en réalité.* ») ou diriger la marche de l'écriture (« *Nous nous sommes donc perdus dans ce travail, avec de plus en plus de plaisir et d'affection pour les témoins qui venaient confier des morceaux de leur vie.* »), (p.7). C'est le goût du genre humain, proche ou lointain, qui est annoncé comme but principal de cette réalisation : « *qu'un peu de cette passion [transparaît] dans ce livre.* ».

Dans la lignée des Bibliothèques de Travail de Célestin Freinet⁴, l'arrivée de ce document, dans n'importe quelle classe de n'importe quel endroit, peut donner lieu à une lecture très intéressante de l'inscription dans son territoire. Cependant, la lecture révèle quelques non dits, signes d'une grande proximité des scripteurs avec leur sujet (on pourrait parler de discours en situation, impliqué et conjoint, selon les typologies de Jean-Paul Bronckart⁵). Comment lire ce qui n'est pas écrit, ce qui n'a pas été exprimé (parce que produit en circuit interne⁶), ce qui ne nous ressemble pas et pourtant nous concerne ? Avec un flair que Umberto Eco nommerait de « sémioticien », on peut reconstituer, au-delà des mots et des anecdotes localement ancrées, les silences de la « mise en scène » qui consiste à sortir de l'anonymat des « gens de tous les jours »⁷ par une publication, et de se réapproprier, à travers ces récits, éloignés, différents, son propre territoire. En route vers l'anamnèse, la réintégration du fragmentaire dans le continu, la portée des « vies minuscules »⁸ dans l'épaisseur des existences humaines.

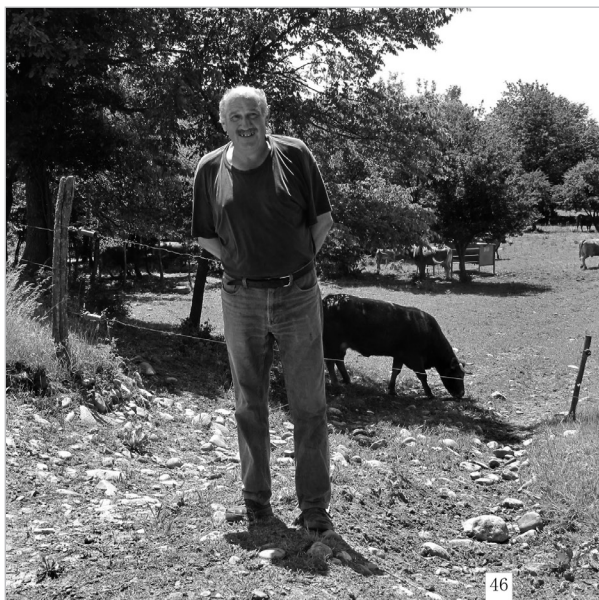
CARTOGRAPHIE NATURELLE

La poétique du fleuve

La connaissance géographique, dont se revendique l'éditorial (« *géographie culturelle... qui rassemblerait le territoire et les gens qui y vivent dans un même ensemble où les éléments agissent les uns sur les autres* », p.6), est inséparable d'un souci de précision même s'il existe toujours « *une explicitation géographique* » consistant à « *mettre en lumière les modalités d'évaluation qui entourent nos lectures territoriales, révéler dans les connaissances humaines une part cachée...* »⁹. Ainsi, tout lecteur ne connaissant pas Saint-Martory, aura du mal à savoir « d'emblée » où se trouve cette commune. Une lecture sélective pourra consister à regrouper les indices permettant de situer précisément ce village. Certes, il y a bien une carte mais, infiniment locale (pour des raisons évoquées plus haut), elle positionne surtout les témoins autour... d'un fleuve.

La Garonne serpente ces témoignages, long cours d'occupations ludiques (baignades, farces, pêche, sport...) ou productives (papeterie, cartonnerie, lessive...) avec des aménagements (barrage, digue, pont...) témoignant de l'activité humaine, créatrice d'emplois mais aussi de pollution. Tout autour du fleuve, on découvre un réseau aquatique (source, rivière, lumières...) ardemment défendu par « nos » témoins, amateurs de sensations naturelles,

4. Voir de Pierre Guérin, *Sur les pas de Freinet*, Ibis Press, 2008 (accompagné d'un CD audio) 5. Jean-Paul Bronckart (& alii.), *Le Fonctionnement des discours*, Delachaux et Niestlé, 1993 6. Au début, disent les auteurs, « *le livre était destiné aux gens de Saint-Martory... Il était inutile de leur faire un plan de la situation... On a fait un tirage de 200 exemplaires mais le succès nous a dépassé et il a vite fallu faire un retraitage.* » 7. C'est difficile de nommer les gens qu'on rencontre tous les jours sans les stigmatiser, les réduire ou les encenser outrageusement, Dans *Les Gens de peu* (PUF, 1992), Pierre Sansot écrit : « *Nous croyons possible, et c'est là notre pari, d'opérer un modeste renversement épistémologique : ne plus partir de groupes constitués mais des modes de vie.* » 8. Pierre Michon, *Les Minuscules*, Gallimard, 1984 (dans ce livre, l'auteur retrace la « parentèle paysanne » qui a marqué sa vie d'écrivain. 9. Colloque Géo Ponts, 2000, pp.15-30 : <http://cyberato.pu-pm.univ-fcomte.fr>



Roger Gouazé

(rencontré le 28 février 2012)

Roger Gouazé a toujours été agriculteur, dès sa naissance dans la ferme familiale. Grand et costaud, on voit qu'il porte les traces des métiers rudes. Sorti à 17 ans de l'école avec un CAP de mécanique, il a été embauché à la papeterie Barthier où il a travaillé vingt-huit ans dans la maintenance des machines. Souvent, il ne dormait que 2 à 3 heures par nuit à cause de son double métier : paysan-ouvrier. Malheureusement, le 26 octobre 2005 comme Henri Boissard, il a été licencié. Après cet événement douloureux, il a repris la ferme de ses parents qui étaient alors dans la production laitière. Il a transformé l'activité en élevage de bovins viande (race Limousine).

Roger éprouve de l'amertume aujourd'hui : ce métier qu'il prend au sérieux, en faisant de son mieux, ne lui apporte plus la satisfaction qui serait pourtant normale, celle de nourrir la population de son territoire. Dès que ses veaux sont vendus, ils vont dans un pays étranger (Grèce, Espagne, Turquie) où ils sont engraisés avant d'être menés à l'abattage. Puis la viande retourne en France à Rungis (au sud de Paris) où elle est achetée par les magasins du pays. À chaque intermédiaire, la viande est vendue toujours plus cher, ce qui rend Roger en colère. À Saint-Martyr, il ne reste plus que trois paysans (Familles Saux, Cazabon et Gouazé), alors qu'il en a connu vingt-cinq dans son enfance. Pour tenter de faire vivre leurs

plutôt contemplatifs. Dans les souvenirs, le fleuve reste le centre éducatif où convergent des enfants libres et toniques, aujourd'hui plus contraints par la surveillance des parents et la hantise des risques : « *Quand Henri était petit, les enfants pouvaient sortir de chez eux, sans problème. Seuls ou le plus souvent en bande, on peut même dire qu'ils vivaient dehors : ils se baignaient et sautaient dans la Garonne...* », (p.53). Le fleuve, au fil des pages, apparaît dans sa mobilité (il emporte les objets, laisse glisser les poissons...), son énergie (il fait fonctionner les moulins, les usines...) et sa cadence (il rythme les jeux, les rencontres...). Huit photographies sont consacrées à la présence de l'eau sous toutes ses formes : débit, stagnation, miroitements, pont, flore...

Les silences de la Terre

L'eau s'empare donc des témoignages, recouvrant la terre, seulement évoquée par quelques pâturages (prés, champs, collines...) où se maintient, coûte que coûte, un élevage local (troupeaux de vaches limousines), des promontoires de pierre (falaises, montagnes, pentes abruptes...), des escarpements (où Norbert Casteret découvrit la source de la Garonne) et des inclinaisons sur lesquelles Jean-Louis Durran sculpte « *des jardins en terrasses dans cette pente d'Olimbelle pourtant redoutable* », (p.56). La pierre est partout présente, proche de l'eau (abreuvoir, barrage, pont...) et de l'ombre (porche de l'église...), formant les murs des demeures personnelles (fermes, château, HLM...) et des espaces communs (école, église, poste, commerces...). La terre ressurgit toujours, au détour d'un jardin ou d'une terrasse, d'un bouquet de jonquilles ou de violettes, d'un pigment venant colorer un tableau.

Au village, un esprit tenace se dessine luttant pour conserver les ressources singulières d'un territoire contrasté (eau, terre, couleurs, lumières...) au prix, parfois, d'une nostalgie pouvant laisser croire à une posture de repli.¹⁰ Les nouveaux lieux d'animation (bistros, *peña*...) tentent d'entrouvrir une porte au monde (p.31) et notamment aux cultures étrangères perçues comme menaçantes quand la disparition des formes de vie traditionnelles menace l'entité culturelle (avec ses souvenirs, ses traditions, sa conscience et son imaginaire collectifs).

Un archipel

Le village (dans les citations) existe dans un tissu de localités proches, petites communes (Arnaud-Gulhem, Auzas, Lestelle, Mancieux, Marsoulas, Montsaunès...) ou ville de plus grande importance (Tarbes). Les lieux cités, dont le rayon n'excède pas une dizaine de kilomètres, sont joignables à pied ou à vélo et à portée des rumeurs. Ils décrivent une manière particulière de se relier (ou de s'accrocher) aux territoires proches dans un siècle de mondialisation. Dans cette approche « archipelagique », s'échangent des savoirs, des histoires et des œuvres relevant d'un « sens commun », une forme de résistance sourde (et individuelle) contre un humain « métropolisé ». Chez les artistes (peintres, poètes, musiciens...), chez les flâneurs (pêcheurs¹¹, promeneurs...) le discours cherche à desserrer l'étau, à retrouver la conscience des sensations : partant du corps de l'homme et de ses différentes enveloppes (solitaire, travailleur, retraité, parent, ancien enfant...), l'amour du territoire apparaît comme une possible ouverture à la culture des hommes. Le monde ne s'est pas arrêté à Saint-Martory : on dirait qu'il y reprend son souffle.

CADRAN NATUREL

Les marques du temps

L'écriture d'un souvenir pose des problèmes, au niveau du recueil (la mémoire reconstruit toujours, par oubli, sauts, étirements, la vérité) et de la transcription (l'oral est plein d'hésitations, de modalisateurs, de divagations... que l'écrit a tendance à figer). Paul Veyne écrivait : « ... *le vécu tel qu'il ressort des mains de l'historien n'est pas celui des acteurs ; c'est une narration, (...) Comme le roman, l'histoire trie, simplifie, organise, fait tenir un siècle en une page et cette synthèse du récit est non moins spontanée que celle de notre mémoire, quand nous évoquons les dix dernières années que nous avons vécues.* »¹². Les dates apparaissent de diverses façons, soit précisément (1930, 1950, 1944, 1968), soit vaguement (*Il y a près de 20 ans, 25 ans, 50 ans...*), soit ancrées dans un rituel (*Tous les soirs, après l'école, le jeudi, pendant les vacances, en mai...*), soit par opposition (*autrefois/aujourd'hui*). La couleur des drapeaux (tricolore, rouge, noir...) couvrant une vierge à l'enfant, rappelle, aux connaisseurs, les périodes de crises, les souffles de l'utopie. Les évocations historiques décrivent, comme les plis sur la roche, un village qui a conservé des traces du passage des civilisations (préhistoriques avec le menhir et les grottes, moyenâgeuses avec le château, contemporaines avec les souvenirs dramatiques de la seconde guerre mondiale, l'inconsciente euphorie des Trente Glorieuses et la réalité désenchantée de la désindustrialisation). Vestiges que certaines mémoires tentent de retenir comme les trophées d'un âge d'or,

¹⁰. L'usage de l'imparfait est souvent la cause de cette impression. Pierre Sansot (déjà cité) écrit, à ce propos : « *Il nous arrivera souvent d'employer l'imparfait. Ce ne sera pas en signe de deuil et de mélancolie : nous userons d'un effet d'écriture destiné à mettre en scène une narration épique, proche de la légende alors même que nous parlons d'hommes et de pratiques proches des nôtres.* », p.26 ¹¹. Pas de chasseurs dans ce panel : inexistant ou autocensure ? ¹². Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, 1971, p.14

désormais perdu corps et biens (« *Trente ans après, on en rigole encore... si on n'y prend pas garde, ce sont des histoires qui disparaissent.* », p.15).

Le bel « Autrefois »

Les souvenirs d'enfance ont le pouvoir d'embellir le passé. Ce sont surtout les instants communautaires que regrettent ces témoins (comme chacun d'entre nous invité à revenir sur son passé), qu'il s'agisse de regroupements familiaux (« *Les familles ne se déplacent plus au complet, en grande pompe, pour assister à un événement dans le village (...) les fêtes n'attirent plus les foules. De quoi se sentir un peu seul.* », p.28) ou de services publics qui obligeaient les usagers à se côtoyer (« *Il y avait une seule cabine téléphonique pour tout le village, ce qui constituait donc un point de rencontre assez fréquenté.* », p.51). Mais le point d'impact de la destruction des rapports humains est économique : Roger Gouazé (p.47), comme d'autres, a été licencié de la papeterie Barthier et le nombre d'artisans n'a cessé de décroître : « *Autrefois, il y avait un matelassier, un charron, trois épiciers, trois menuisiers, deux pâtisseries, un garde-barrière, deux cordonniers, deux boucheries, deux coiffeurs, trois cafés, trois garagistes, un forgeron et un quincaillier.* », explique Henri Fête (p.51). On imagine ces activités dispatchées aux quatre coins d'un monde (auquel un seul témoignage fait allusion¹³), on imagine aussi la baisse de population (ou sa diversification) que cette faiblesse économique a dû engendrer. Même les sports d'eau ont reflué : « *Les rives ne sont plus pratiquées que par quelques kayakistes et pêcheurs. Et nous n'allons plus jamais au bord de l'eau.* » (p.60)

L'harmonie qui semble se dégager de l'évocation du passé, entre l'activité naturelle et les occupations humaines, le travail et les loisirs, les adultes et les enfants, les antagonismes sociaux

(le châtelain et les villageois, ceux du faubourg et ceux de la « ville ») a, semble-t-il fondu sous les effets du « progrès ». Une déstructuration des paysages et des communautés. Que peuvent penser des enfants mis devant cette situation ? La monographie de monsieur Dufour, directeur de l'école de Saint-Martory à l'aube d'un XX^{ème} siècle meurtrier et annonciateur des bouleversements actuels, ouvrirait-elle des perspectives ?

LA GÉOGRAPHIE DES LENDEMAINS

Initiation au monde

L'enfance est la part joyeuse de ces témoignages : on voit les gamins « en corps », se retrouver, jouer, se défier, faire des farces aux adultes (et se confronter aux pouvoirs du curé, du gardien du château, du chien de garde...), apprendre, ensemble, les premières cigarettes... bref, des enfances ordinaires à ceci près que cette insouciance allait de pair avec une insertion « productive » dans la société des adultes. Ici, on garde les vaches ou les cochons, là, on va chercher de l'herbe pour les lapins, là, on tourne autour d'adultes affairés pour la préparation de la fête du cochon, et, sous le préau de l'école, on entasse les journaux en attendant le passage du camion de la papeterie Berthier : « *Annie ne connaissait pas l'ennui. En dehors des loisirs, la vie était rythmée par tout un tas de travaux et d'occupations pour aider la famille où se sent encore son rapport étroit avec la nature : elle gardait les cochons chez la tante d'Arnaud-Guilhem, glanait le blé ou le maïs pour les lapins de la famille, s'occupait du potager et faisait les vendanges chez les oncles et cousins de l'Aouidas.* » (pp.43-44). Quand le cirque

¹³. Roger Gouazé, ouvrier paysan, aujourd'hui éleveur évoque le trajet aberrant de la viande du producteur au consommateur.

Besson¹⁴ s'installe au village, Yvette Dispagne se souvient que les vieux apprenaient aux plus jeunes leurs numéros : « *A la fin de chaque spectacle, on présentait les nouveaux venus de la famille : les enfants en âge de se produire, les bébés nés dans l'année.* », (p.28). Dans les campagnes, toujours peuplées, souvent par des gens ayant choisi d'y vivre pour la qualité des rapports à l'environnement et aux autres, des enfants naissent et attendent d'entrer sur la piste du monde tel qu'il est.

Sortir du monde virtuel

Le monde virtuel dont on accuse les enfants de faire partie n'est pas limité aux écrans : « *Le virtuel est vieux comme le monde Ulysse et Don Quichotte étaient virtuels. Madame Bovary faisait l'amour virtuellement, et beaucoup mieux peut-être que la majorité de ses contemporains. Les nouvelles technologies ont accéléré le virtuel mais ne l'ont en aucun cas créé.* »¹⁵. Ce qui est aujourd'hui factice c'est le monde « de demain » pour lequel sont éduqués les enfants, principalement à l'école : pour quel travail se former ? quels savoirs acquérir pour contrevenir aux désastres actuels ? qu'apprendre de ces aînés qui semblent si impuissants à comprendre leur présent et à le transformer, sur tout le territoire ? pourquoi ne pas pouvoir, comme ils le faisaient eux-mêmes en gardant les vaches, en nourrissant les bêtes, apprendre à affronter la réalité avec les adultes, dans la solidarité ? A quoi bon des pratiques transgénérationnelles si c'est « pour raconter des histoires », hors des impératifs qui consistent à mieux vivre ensemble, ici et maintenant ?

Fermeture des usines, exportation du travail, transfert des loisirs dans la sphère privée, individualisation (technologisation) des modes de communication, d'apprentissage et de socia-

lisation, hyper surveillance des enfants qui « *ne passent pas leur vie dehors à arpenter les collines à faire des cabanes pendant des jours entiers.* », (p.52). En filigrane, le monde qui surgit de ces textes (dans les regards, les postures des personnages photographiés, que le décor soit naturel ou construit) est le lot d'individus que le « modernisme » a replié sur eux-mêmes, au village, dans la petite ville assoupie, la banlieue redoutée ou les quartiers désolés des grandes villes quand l'agitation commerciale ne donne plus le change. Mis en situation exceptionnelle de devoir faire le point sur leur vie, ces adultes n'ont plus caché ce qu'on refoule généralement pour que les enfants réussissent à l'école, qu'ils aient confiance dans l'avenir. Avec un tel ouvrage, l'école ne masque pas les réalités, n'esquive pas les prises de conscience, n'interdit pas les solutions nouvelles d'advenir. Elle révèle des raisons d'apprendre à transformer ce qui opprime. Si, partout ailleurs, d'autres ouvrages de ce type naissent, s'ils s'échangeaient d'école à école, de commune à commune, c'est le même fond qui monterait, une sorte d'hymne disant qu'il est temps que le malheur s'achève, C'est alors la société qui deviendrait éducatrice, sur la base des progrès à accomplir, intégrant organiquement la formation dans le fonctionnement social comme le précise l'éditorial. Ce n'est pas compliqué, il suffit juste de poser des questions, d'écouter les réponses, de débattre de leur « mise en écriture » et de laisser « les alluvions nourrir le fleuve ».

Yvonne CHENOUF

¹⁴. Les entreprises ont encore des noms « humains » (même si les pratiques ne devaient pas toujours l'être) : papeteries Barthier, usine Lacroix... et le savon vient de Marseille, fonderies de Tarbes... ¹⁵. « Petite Poucette, la génération mutante », entretien avec Michel Serres, *Libération*, 3 septembre 2011